



La paisible ville de Tenri et ses 70 000 âmes. Peu de tentations pour les judokas et pour les pèlerins du Tenrikyo, à part quelques karaokés.



David Papaux devant le camp retranché des judokas de Tenri. Un mois (entraînements, logement et subsistance) lui coûte 2000 francs.



Le temple de Tenri, siège du Tenrikyo, religion fondatrice de l'Université, et principale «attraction» de la ville. VINCENT CHOBASZ

«Au Japon, je resterai toujours exotique»

REPORTAGE À TENRI (3) • Depuis 2002, David Papaux s'entraîne plusieurs mois par année à l'Université de Tenri. Dans un environnement pas toujours hospitalier, le judoka fribourgeois a gagné le droit d'exister.

VINCENT CHOBASZ

DE RETOUR DE TENRI (JAPON)

Dans les rues de Tenri, David Papaux ne passe pas inaperçu. Les Occidentaux sont rares. On est bien loin de la fureur chamarrée des mégapoles voisines noyées sous une vague de lumières de Noël. Tenri se la joue humble et n'a d'ailleurs pas le choix. Ici, à l'échelle japonaise, c'est le cul du monde. Citadelle du Tenrikyo – une religion inspirée du shintoïsme –, la ville calque son rythme sur celui des pèlerins reconnaissables à leur haut de kimono noir. Les liens entre la religion du Tenrikyo, l'université qu'elle a fondée et le judo classique qui y est enseigné restent étroits. Ce n'est donc pas un hasard si Tenri peut se targuer d'abriter une des écoles de judo les plus renommées et les plus austères de la planète (lire le premier volet de notre reportage paru le 18 décembre), une excellence qui attire les combattants étrangers. Papaux en est.

Trois ans au total

Comme beaucoup, il a débarqué ici avec armes et bagages pour un séjour de quelques semaines seulement. C'était en 2002. Depuis, David Papaux (27 ans) fait chaque année le voyage. «En cumulé, j'ai dû passer environ trois ans dans cette ville. J'ai fait une partie de ma vie ici.» Papaux y a ses habitudes, il parle un japonais correct, est connu de tous au dojo, et même s'il restera toujours un étranger aux yeux des indigènes, il est parvenu à se faire accepter par une communauté qui vit quasiment en autarcie. Il s'entraîne, mange et dort avec le gros de la troupe, un privilège qui n'est accordé qu'aux anciens. Pour cela, il a fallu s'adapter aux règles de vie spartiates des étudiants nippons.

«Souvent, il y a quelques barrages entre Japonais et étrangers, ce qui peut se traduire par des combats assez durs...», relève l'ex-champion olympique Shinji Hosokawa, professeur à



David Papaux sur le tatami de Tenri: «Ou tu apprends la langue, ou personne ne t'adresse la parole.» ROBERT DANIS

Tenri. «David est apprécié ici et il est respecté comme un ancien. C'est suffisamment rare pour être souligné. Le fait qu'il parle la langue a beaucoup contribué à son intégration.»

Montrer les dents

«Au départ, ils ne sont pas nécessairement bien disposés envers les étrangers», concède le judoka fribourgeois. «Lors des randoris quotidiens (combats libres), c'est avec une motivation décuplée qu'ils viennent te défoncer. Et si tu résistes, ils n'hésitent pas à devenir agressifs. Dès le départ, j'ai refusé de me laisser faire. J'avais cinq mois à tirer et je devais d'entrée marquer mon territoire. A l'entraînement, il y a eu quelques grosses cas-

tagues qui ont dégénéré. Mais lors du voyage suivant, le gars qui m'avait balancé contre le mur m'a aidé à porter mes bagages en signe de bienvenue. Aujourd'hui, je comprends mieux leur méfiance envers les étrangers, jugés trop fainéants. Physiquement, l'enchaînement des entraînements marque les organismes. Et un beau matin, tu dois partir à la course de 6h mais tu n'arrives plus à bouger de ton lit. C'est là que tu seras jugé. Il faut serrer les dents. Eux, à moins d'une jambe cassée, ils sont sur le tatami.»

Régies par le principe du sempai-kohai – le plus jeune doit un respect absolu à son aîné –, les relations qu'entretiennent les membres de la

petite communauté ne sont pas toujours comprises. «Tous sont extrêmement respectueux, y compris envers moi. Mais ce rapport de dominés à dominants a des incidences sur les rapports humains. Entre eux, il n'y a pas vraiment d'échanges. Paradoxalement, mon statut d'étranger me permet de discuter librement avec tout le monde. J'ai l'avantage de ne pas parler un japonais suffisamment élaboré pour utiliser les formes de politesse adéquates. Ce qui souvent détend l'atmosphère. J'ai appris le japonais sur le tas. Je n'avais pas le choix. Ou tu apprends la langue, ou personne ne t'adresse la parole. Je me souviens d'un de mes premiers repas au restaurant. J'ai commandé trois plats à

l'aveugle et on m'a servi trois verres. C'était la carte des boissons...»

Professionnel en Suisse, «étudiant» au Japon, David Papaux a fait un choix ambitieux en allant s'enterrer à Tenri plusieurs mois par an. Ce n'est pas tous les jours dimanche: pas de vie privée, des proches à l'autre bout du monde, et des journées entièrement consacrées au judo, de la course du matin (6h) au couvre-feu du soir (21h45). A Tenri, Papaux pense judo, mange judo, dort judo. «Je suis là pour m'entraîner. Et pour ça, c'est parfait. Pour le reste, je serai toujours quelqu'un d'exotique aux yeux des Japonais. J'ai su trouver ma place, mais ce n'est pas celle de quelqu'un qui rêve de vivre ici.»

«NOUS ÉTIIONS TÉTANISÉS»

C'est une erreur d'aiguillage qui a fait atterrir David Papaux et son camarade de club d'alors, Julien Membrez, à Tenri. «En 2002, je partais pour mon premier stage au Japon. Julien et moi devions rejoindre Dominique Hischer dans une université de Tokyo. Le Genevois a dû quitter le pays juste avant notre arrivée, et sans lui, nous ne savions pas trop où aller. Inutile de préciser qu'à l'époque, je ne parlais pas le premier mot de japonais. Hironori Shinomiya, la cheville ouvrière du judo-club Guin, nous a alors arrangé le coup depuis la Suisse. Direction Tenri, l'université dans laquelle il a été formé. Je me souviens de notre première nuit là-bas. Nous n'avions pas fermé l'œil en songeant à l'entraînement du lendemain. Nous étions tétanisés.»

Papaux n'est pas le seul judoka fribourgeois à fréquenter Tenri. Le Glânois Sébastien Pittet l'y a précédé et beaucoup d'autres ont suivi le mouvement depuis. En sens inverse, outre Shinomiya, Yoshiyuki Hirano a quitté le district de Nara pour s'installer en Suisse. Le léger japonais entraîne aujourd'hui le JC Romont. VIC

Trop content de retrouver son lit

Si les étudiants de Tenri suivent un programme académique en journée, David Papaux peut se consacrer entièrement à son sport. Il complète le programme «officiel» par des séances de musculation et par des entraînements complémentaires dans les clubs professionnels des villes alentour (police d'Osaka et police de Kyoto). «Je m'entraîne et je dors davantage que la moyenne», sourit le Fribourgeois. «En Suisse, il y a toujours des interférences. Ici, tu es isolé et tu n'as que le judo pour passer tes journées. Une vie sociale? Le soir ou le dimanche – seul jour de relâche – je suis trop content de retrouver mon lit.»

Si les séances sont nombreuses, elles sont également plus longues et plus intenses qu'en Suisse. «C'est tout l'intérêt de venir à Tenri. Sur le tapis, en regard de

la qualité et de la quantité des judokas, tu dois chaque jour donner le meilleur de toi-même. Si tu n'es pas prêt mentalement à la bagarre, tu te fais démonter. C'est impossible de s'entraîner sur une jambe. Le niveau moyen est plus élevé qu'en Suisse ce qui te permet d'y aller à fond du début à la fin.»

Si David Papaux s'entraîne depuis 2002 dans un des dojos les mieux fréquentés du Japon, sa progression sur la scène internationale n'a pas pour autant connu une envolée spectaculaire. Le combattant du JC Villars-sur-Glâne/Fribourg répond du tac-au-tac. «Depuis que je m'entraîne à Tenri, à l'exception d'un combat il y a six ans, je n'ai plus perdu sur territoire suisse. Cela dit, techniquement, je peux encore progresser. Un professionnel doit de toutes manières

constamment faire évoluer son judo. Ici, avec la multiplication des randoris et la qualité de l'opposition, c'est un laboratoire idéal pour exercer des nouveaux mouvements. Tu vois si ça rentre ou non. Avant chaque voyage au Japon, avec mon entraîneur Jean-Claude Spielmann, on se fixe des objectifs techniques précis.»

Papaux a construit sa carrière sur ses qualités physiques et au Japon, son judo n'est pas toujours apprécié par des étudiants à qui on enseigne depuis le berceau les vertus du judo classique. «Mon judo est moins orthodoxe que celui de Tenri. En technique pure, les Japonais sont plus forts. Si je leur laisse le kumikata (prise de l'adversaire/réd.), je n'ai aucune chance. Je ne sais pas si j'ai beaucoup de talent. Alors je dois compenser par autre chose.» VIC